

Études littéraires africaines

Sony Labou Tansi, le souffle d'un marronneur

Sylvie Chalaye



Number 41, 2016

Le théâtre de Sony Labou Tansi

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1037787ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1037787ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Chalaye, S. (2016). Sony Labou Tansi, le souffle d'un marronneur. *Études littéraires africaines*, (41), 23–24. <https://doi.org/10.7202/1037787ar>

SONY LABOU TANSI, LE SOUFFLE D'UN MARRONNEUR

Sony Labou Tansi aurait dû être maçon, le destin en décida autrement. Il devint écrivain. Sans doute le plus internationalement connu des écrivains africains francophones.

À sa façon pourtant, il fut un bâtisseur. Et ce qu'il construisit, ce n'est pas simplement une œuvre romanesque et théâtrale, c'est avant tout un rêve. Ce rêve, il l'a édifié comme une tour de Babel, choisissant le français pour mieux le partager avec le plus grand nombre, mais empoignant en même temps la langue pour un corps à corps avec ce qu'il appelait « ses chairs mots de passe », tour à tour « mots de gueule » à la Rabelais ou « mots tordus » à la Jarry.

Né dans l'ancien Congo belge en 1947, Sony avait suivi à Kinshasa l'école en *kikongo*, sa langue maternelle, avant d'apprendre le français de force, son oncle l'ayant inscrit au collège à Brazzaville pour qu'il fasse des études. Il avait gardé quelque chose de cet apprentissage brutal d'une langue qu'il avait fallu domestiquer et faire sienne.

Sony soufflait dans la langue comme un maître verrier dégelant les mots, transformant le sable en lumière et instillant au français des formes et des arabesques qu'il appelait lui-même ses « tropicalités ». Et ce souffle n'était pas sage et discret, il y avait du souffle de colère dans cette ventilation poétique, de l'ouragan parfois.

Il recherchait dans les inventions linguistiques et les associations incongrues le moyen de court-circuiter le sens et de retourner la peau de la langue pour déprogrammer les mots, les embarquer dans une autre poétique. Il ne reculait devant aucune démesure pour dénoncer « les mochetés », et ses personnages excessifs et ubuesques, dictateurs sans foi ni loi ou idéalistes sans concessions, convoquaient pourtant humour et dérision. La provocation de son théâtre avait su garder une part de fantaisie et de plaisir adolescent.

Lui qui se déclarait « fait pour dire cette part de l'histoire qui n'a pas mangé depuis quatre siècles » voulait réveiller le monde, et c'est toute une génération de jeunes auteurs prêts à culbuter les mots et les formes qu'il réveilla peu avant de disparaître prématurément en 1995. Sony ne fut pas le modèle, mais la figure de proue, le bouvier, le bélier de tous ces auteurs décidés à en découdre avec les modèles dramatiques occidentaux et la langue de Molière et qui se firent entendre au début des années 90 : ils étaient congolais comme Caya Makhélé et Léandre-Alain Baker, ou plus récemment Dieudonné

Niangouna et Julien Mabilia Bissila, mais aussi tchadien comme Koulsy Lamko, togolais comme Kossi Efoui ou ivoirien comme Koffi Kwahulé.

L'irrévérence thématique des histoires sans queue ni tête de Sony, l'impertinence linguistique de son écriture, son goût du mauvais goût et son irrespect des formes ouvrirent des horizons aux dramaturges africains et déclenchèrent un tourbillon d'aspirations. Sony Labou Tansi insufflait soudain une respiration dramaturgique nouvelle et ouvrait des champs d'inspiration réellement inouïs. En une dizaine d'années, son rayonnement infléchit radicalement la création africaine francophone, en y créant un appel d'air sans précédent.

Avec le *Rocodo Zulu Théâtre* qu'il avait créé en 1979, ses pièces firent le tour du monde en passant par Limoges et le Festival International des Francophonies qui l'accueillit à cinq reprises. Ce fut *La Rue des Mouches* en 1985 avec la complicité de Pierre Vial, *Antoine m'a vendu son destin* avec celle de Daniel Mesguich, *Moi, veuve de l'empire* en 1987 avec celle de Michel Rostain, puis *Qui a mangé Madame d'Avoine Bergotha ?* avec, enfin, celle de Jean-Pierre Klein en 1989. Nombreux furent aussi les metteurs en scène qui s'emparèrent de son théâtre dans les années 80, notamment Guy Lenoir qui fut un des premiers avec *La Résurrection rouge et blanche de Roméo et Juliette*, et bien sûr Gabriel Garran qui monta *Je, soussigné cardiaque*¹ en 1985 avec Pascal Nzonzi dans le rôle principal. Le spectacle inaugura le Théâtre international de Langue française que venait de créer Gabriel Garran et fut présenté à Chaillot grâce à Antoine Vitez. Ces cinq années de rayonnement international atteignirent leur paroxysme avec les traductions américaines des pièces à l'*Ubu Repertory* de New York que dirigeait alors Françoise Kourilsky, traductions qui propulsèrent l'œuvre de Sony en Amérique du Nord.

Sony Labou Tansi finit par incarner lui-même ce rêve qu'il voulait édifier, rêve d'une parole africaine lancée au monde, rêve d'une parole qui porte, d'une parole qu'on entende et qui s'élève, d'une parole qui compte enfin, alors qu'elle ne sonne pas comme les autres. Sony fut de ces maçons vertigineux capables de construire des cathédrales au-dessus des abîmes de l'absurde et c'est cette respiration, ce souffle qu'il a transmis à la nouvelle génération et qui pousse aujourd'hui le vaisseau des dramaturgies africaines contemporaines.

■ Sylvie CHALAYE²

¹ Voir la bibliographie, *supra*.

² Université Paris 3.